

Les marges d'un carnet
d'ouvrier : objections sur la
médaille à M. Zola offerte à
propos de l'affaire Dreyfus /
Jean [...]

Baffier, Jean (1851-1920). Les marges d'un carnet d'ouvrier : objections sur la médaille à M. Zola offerte à propos de l'affaire Dreyfus / Jean Baffier. 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

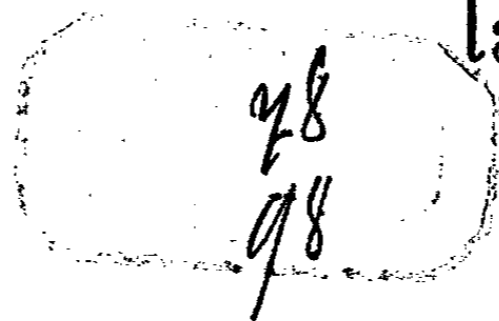
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Jean Baffier

les mares
d'un carnet d'ouvrier

objections
sur

la MEDAILLE



à

MONSIEUR ZOLA

offerte à propos de l'affaire Dreyfus

Juillet 1898.

Livre 2



on peut se procurer la brochure chez l'auteur

6, RUE LEBOUIS

PARIS

JEAN BAFFIER

les marges
d'un carnet d'ouvrier



OBJECTIONS

SUR

la MÉDAILLE

à

MONSIEUR ZOLA

OFFERTE

à propos de l'affaire Dreyfus

PARIS

1657

12199



AU LECTEUR

La race juive qui règne effectivement en ce pays, depuis cent ans, était, hier encore, une puissance occulte, par conséquent irresponsable et, partant, plus redoutable. Des événements récents ont obligé ce pouvoir occulte à devenir un parti, ce qui affaiblit sa puissance.

La lutte doit être aujourd'hui et sera demain, en France, entre deux idées dominantes tenant de deux traditions. D'un côté, les cosmopolites dits humanitaires-libertaires, procédant de races juives ainsi que des sémites nomades du bassin de la Méditerranée, avec leur idéologie ténébreuse et anarchique, leur matérialisme outrancier, leur rapacité mercantile et leur instinct de turpitude. De l'autre, les hommes du pays, relevant des traditions celtiques, avec leur religion basée sur l'admiration et l'étude de la Nature, leur science sociale établie sur l'équité et la Justice, l'esprit familial, le

respect de l'œuvre ancestrale, le culte des héros, le sentiment de l'honneur, l'entente de la probité et de la dignité du travail.

Je crois que la lettre ci-jointe peut être utile à ma doctrine et je la publie.

Le critique trouvera que j'ai touché à trop d'idées et que le cadre est trop petit pour mon sujet, qui est à l'enserre. N'ayant pas, pour le moment, les moyens de faire imprimer un livre, j'ai essayé de faire de chacune des phrases de cette lettre, une manière de bélier pour percer les ténèbres épaisses dont nous enveloppent les idéologues, les savantasses, les professeurs et les mauvais politiciens complices de la gent financière internationale.

LETTRE OUVERTE

EN RÉPONSE

à MM. de PRESSENSÉ & Mathias MORHARDT

Délégués du Comité Zola

Messieurs,

Je m'étais fait une raison pour ne pas prendre part aux discussions qui ont agité l'opinion, en France, à propos de l'affaire Zola. Je me préparais pour des tentatives moins brillantes et moins séduisantes par les temps qui courent : j'essayais de reconstituer au lieu de désagrégier, je m'entraînais à la tâche pénible, laborieuse, peu lucrative et peu considérée de l'apôtre modeste qui affirme et essaie de créer, au lieu de verser dans la critique superbe, rutilante et dorée qui nie et détruit. Puisque l'occasion est venue me chercher dans le petit coin où je vis retiré loin du bruit des grandes batailles, je crois, en conscience, devoir répondre.

Je commence par vous dire, Messieurs, que je ne suis pas avec vous pour glorifier un homme que je considère comme un ennemi de ma race et je n'ai pas attendu son intrusion, dans ce procès retentissant, pour me manifester contre lui, puisque, en maintes circonstances, notamment au mois de juin de l'an dernier, j'écrivais dans le *Réveil de la Gaule*, que la « Terre » de Zola, était non seulement un mauvais terre, mais aussi une mau-

vaise action. J'écrivais cela à propos d'un paysan breton qui fut condamné, à Nantes, sur un réquisitoire inspiré par le livre en question, dont plusieurs passages ont été cités par le procureur de la République Corentin Guyho.

Vous me dites, dans votre lettre, qu'un nombreux comité d'artistes, de savants, d'écrivains et d'hommes politiques se préparent à faire frapper une médaille en l'honneur de M. Emile Zola, et vous me proposez de faire partie de ce comité. Je vous remercie de cette intention et je crois devoir vous faire part des raisons qui m'ont déterminé à ne pas accepter.

Je dois vous dire d'abord, en toute sincérité, que j'ai été grandement attristé de voir qu'un simple particulier, sans mandat apparent, ait eu le pouvoir tristement comique de faire traîner en cour d'assises les chefs de l'armée française, pour y être traités comme des marionnettes, ce qui explique, mieux que des livres, les secrets de nos désastres de 1870, et ceux qui nous menacent pour l'avenir.

Il est donc inévitable que je parle du procès Dreyfus, puisque c'est pour cette affaire que, selon vous, M. Zola a mérité une médaille.

Je ne crois pas non plus, moi, que Dreyfus soit un traître à la France, c'est un ennemi qui poursuit instinctivement, logiquement, comme tous ceux de sa lignée, l'amointrissement et la chute de notre Nation. On retrouve, parfaitement exprimée dans les gestes et les faits de

notre histoire, cette lutte des sémites et des autochtones, depuis l'invasion romaine jusqu'à nos jours, et j'ai indiqué, ailleurs, quelque aperçu de ce grand duel qui, dans notre pays, fit tour à tour pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

L'italien Zola qui joint à la perfidie latine la rapacité sémitique, déversant depuis trente ans les produits empoisonnés de son âme corrompue sur tout ce qui restait de sain et de noble dans nos traditions celtiques, nos magistratures privées, nos usages et nos droits coutumiers, entre dans la catégorie des ennemis de la France, autrement à craindre que les Bismarck et autres guerriers redoutables.

Après le passage de l'homme de guerre qui dévaste un pays, la foi, le courage, l'espérance peuvent renaître et on laboure les champs qui se couvrent à nouveau de moissons; on rebâtit les villes qui voient se raviver le goût des arts, l'enthousiasme des hauts faits, ainsi que l'espoir des saintes revanches. La vie renaît et la confiance se ranime. Mais où les gens d'affaires et les sophistes règnent en maîtres, l'effort généreux s'émousse, la foi s'étiole, le sentiment de la dignité humaine s'éteint pendant que la corruption et la turpitude grandissent. Quand les hommes en sont arrivés à confondre le bien et le mal, c'est que la confusion est complète et quand la mauvaïseté triomphe du bien, la ruine publique est proche. La terre, qui doit porter l'excès des indignes passions, la perfidie, l'ir-



respect des lois naturelles, l'irréligion et la rapacité matérialiste, ne tarde pas à devenir stérile.

Il n'y a qu'à considérer tous les pays du globe où les races sémitiques ont régné souverainement : ces pays sont morts ou anéantis. Les rhéteurs nous disent que c'est fatal, pour un peuple agricole et artiste, de périr, et pourquoi ?

Notre belle terre qui a porté quatre mille ans de civilisation non interrompue, grâce à la grande religion des druides que les prêtres catholiques n'ont pu détruire, était encore fertile avec son climat presque intact, il y a quarante ans.

Depuis le triomphe de l'esprit démoralisateur des sophistes et des hommes d'affaires qui ont accaparé un outillage, destructeur au dernier chef, on peut prévoir, à bref délai, une révolution désastreuse dans notre climat. Les hommes de sens et d'observation qui se rencontrent avec les *vrais savants*, constatent, qu'avant cent ans, si rien n'arrête le saccage du sol de la France, ce pays sera complètement ruiné.

M. Zola et ses associés, qui détruisent le culte de la terre natale, la dignité du travail, ainsi que le respect de la famille et des traditions ancestrales, sont nos ennemis, autant que Dreyfus qui vendait les secrets de défense nationale.

Telaussi l'horrible Naquet, ce boustarin hideux, cette gargouille monstrueuse qui semble être descendue d'une façade de cathédrale pour prendre à tâche de dé-

sagréger la seule magistrature privée qui tenait encore debout : la famille.

On n'a qu'à observer avec attention, on trouvera toujours la peridie latine associée à la rapacité sémitique, déterminant toutes les infamies, toutes les catastrophes, toutes les trahisons qui mirent si souvent notre pays en danger de perdition.

A la Commune de 1871, avec ses trente mille cadavres, aux désastres de cette malheureuse guerre de 1870, on trouve latins et sémites associés et marchant sous la protection et par ordre de la haute Banque cosmopolite qui agit comme pouvoir occulte. Les mêmes phénomènes se produisent en 1848.

La Révolution de 1789 a été dirigée pareillement. On voit les rhéteurs latins trônant aux assemblées parlantes, pendant que les sémites tiennent les pouvoirs dans les sociétés secrètes et les coulisses administratives, pour faire manœuvrer à leur guise tous ces pantins qui répondent au titre pompeux de législateurs. Et, tandis que ces parleurs péroront en faisant des effets de torse, la race terrienne, toujours bonne bête, se fait saigner à blanc pour arrêter l'invasion armée, moins funeste que celle des banquistes. On peut remonter ainsi jusqu'à François I^{er} qui porta la sape dans nos grandes Maîtrises et on verra clairement que c'est à partir de la déplorable politique de Charles VIII, que commence la décadence qui menace de nous faire

disparaître aujourd'hui, en tant que nation indépendante.

* * *

J'ai voulu dire que la France, avec les guerres d'Italie, inaugure une politique néfaste que l'énergie des Richelieu et des Colbert n'a pu réussir à dominer. En 1717, au congrès de Saint-Paul de Londres, la Franc-Maçonnerie humanitaire fut définitivement fondée sur les ruines des grandes Maîtrises du Moyen-Age, qui avaient couvert la grande Celtique de merveilles, rempli le monde de hauts faits et élevé la pensée humaine par l'enthousiasme des nobles aspirations. Ces grandes institutions qui, fragmentairement, végétaient encore en France, à cette époque, devaient être démantelées par l'industriel Turgot et jetées bas, complètement, par les sophistes révolutionnaires, complices des entrepreneurs de ruine publique.

Cette franc-maçonnerie humanitaire dont la pratique avait d'abord été essayée en Grande-Bretagne, trouvait, en France, un terrain mieux préparé pour recevoir ces théories idéologiques malfaisantes et, sans abandonner l'Angleterre qui fournissait à sa cupidité, le pays des grandes cathédrales fut marqué pour devenir le centre des tripotages cosmopolites. Ceci explique l'effort soutenu, depuis cent ans, pour détruire ou réduire la grande famille terrienne qui, par ses retours vers sa foi native, est toujours une menace

pour la mise en œuvre des ténébreux desseins de ces écumeurs nomades.

Comme leurs devanciers, les Reinach, Dreyfus, Zola et C^{ie} travaillent aujourd'hui à attirer le peuple dans la rue, de manière à faire pratiquer une nouvelle saignée dans la race du pays qu'ils ne trouvent pas encore assez réduite. On en ferait tuer quelque trente mille comme on a fait en 71, aux journées de juin 48, et autres, et on en prendrait trois fois autant qu'on expédierait à la Nouvelle-Calédonie, à Madagascar ou ailleurs, pour défricher et préparer la place à la rapacité de ces bonnes âmes, ce qui s'est fait dans toutes les civilisations où ce genre de mauvais esprits a dominé.

Enfin, il ressort clairement, à l'heure actuelle, que la Révolution de 1789 a été accaparée, non seulement au détriment du peuple français, mais aussi au détriment de cette bourgeoisie vaniteuse qui règne aujourd'hui en parade, laquelle n'a même pas conscience du rôle abominable qu'elle joue dans son association avec la bande internationale et interlope. En s'unissant aux tendances anarchiques et destructives des sémites, contre l'âme celtique, artiste, reconstituante et créatrice, la bourgeoisie moderne, à l'encontre de celle des communes du Moyen-Age, n'a compris ni son rôle, ni sa gloire, ni sa dignité, ni son intérêt bien entendu. Elle pouvait régner souverainement, diriger la France, il y a cent ans et, au lieu d'orienter notre nation dans ses des-

tinées rationnelles, elle l'a précipitée dans un abîme de compétitions misérables qui l'entraînent à une décadence peut-être irrémédiable, car il faut arriver à bien établir que, depuis cent ans, ce pays est mis en coupe réglée par une bande de malfaiteurs qui font souche. Voilà la vérité historique !

Et ce qui surpasse l'imagination, c'est que ces monstres et leurs satellites sont glorifiés par nous, le peuple. Ils étaient même servis à souhait, jusqu'à ces temps derniers, par l'armée qui s'est faite l'instrument de leurs machinations abominables, en ménageant nos ennemis du dehors pour frapper, avec force, les vrais Français de France.

Et nous embrassions avec reconnaissance ces aspics qui projetaient dans nos entrailles le venin le plus mortel, nous léchions lâchement les pustules de ces crapauds qui empuantissent notre ciel et notre terre de leur bave empoisonnée !

On nous dit qu'il ne faut point haïr ces créatures, soit. On ne hait point, en effet, les vipères, on s'en défend. Ceux qu'il faut haïr et dénoncer à la réprobation publique, ce sont les vrais traîtres, c'est-à-dire cette bande d'idéologues sectaires, toute cette lignée de mauvais frères, ces fripons qui nous appâtent avec les grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité, pour nous livrer lâchement ; tous ces faux pasteurs qui semblent prendre notre défense, notre garde, et nous conduisent, pauvre troupeau, à la gueule du

loup; tous ces détestables négociants de lettres et marchands de paroles, ainsi que ces déplorables enseignants qui dégradent l'esprit public en se faisant les suppôts de nos plus redoutables ennemis; tous ces sociologues dissolus, agents de l'étranger qui, au nom de la fraternité des peuples, de la paix et du bonheur universels, cherchent les moyens de nous faire tuer ou chasser de notre pays, tous ces lâches et immondes cafards qui exploitent nos misères et nos désespérances, au nom de la charité, pour nous réduire, en nous avilissant par l'aumône, afin de nous contraindre à l'obéissance passive et nous courber sous le joug des agioteurs, leurs maîtres.

On nous dit sans cesse que nos anciens étaient des esclaves, et beaucoup d'entre nous ont la sottise de croire ces esprits corrompus et corrupteurs de vérité. Il n'y a qu'à examiner l'œuvre encore debout, en partie, du Moyen-Age, pour reconnaître que les esclaves c'est nous, car nous ne faisons que détruire et eux, nos grands anciens, ils ont créé. Ne voyons-nous pas les puissantes maîtrises, vraies républiques dans la monarchie, traiter d'égal à égal avec les rois et les évêques? Le moindre de nos clochers de village n'atteste-t-il pas encore que chaque petite commune était un centre d'activité intellectuelle, possédant son autonomie, avec ses usages et ses droits coutumiers, qui correspondaient à sa situation géographique, tandis que nous, pauvres hères

disséminés, désemparés, notre moralité est aujourd'hui au-dessous de celle des bêtes de bas étage. On peut bien dire que nulle mémoire d'homme ne se souvient avoir vu des lapins se réunir pour glorifier les rabatteurs qui les forcent et exalter les chasseurs qui les abattent, mais nous, nous exaltons nos rabatteurs et nous léchons les pieds de ceux qui nous détruisent.

Il n'y a plus à s'étonner, à présent, si les grands et petits rabbins d'Israël ont si bien célébré le centenaire de 1789. C'est que les immortels principes de la grande Révolution, les droits de l'homme et du citoyen ont admirablement servi ces ennemis-nés de notre race, pour nous réduire où ils voulaient, c'est-à-dire au plus honteux des servâges et à la plus noire misère.

Cette liberté chérie, comme je me souviens de l'avoir entendu chanter par le juif Crémieux, au banquet de l'exposition ouvrière de 1878, au lac Saint-Fargeau, a manifestement servi les mauvais esprits au détriment des honnêtes gens.

Cette devise fameuse qui est gravée sur les murs de nos monuments, n'est-elle pas une raillerie à nos souffrances, une insulte cruelle à nos déconvenues.

En vérité élémentaire, d'ailleurs, et en bon sens naturel, tout homme qui a conscience n'est pas, ne peut pas être libre, puisque sa vie doit être consacrée à rechercher la compréhension de son devoir et de son droit, par rapport à ses

semblables avec lesquels il doit tendre à vivre en bonne harmonie. Pour être libre il faudrait posséder, en naissant, ou tout au moins à un âge déterminé, la science infuse et il apparaît très clairement que les plus hauts penseurs comme les plus admirables caractères cherchent, jusqu'à la fin de leur existence, la dominante de l'intelligence supérieure qui doit guider leurs actes et déterminer leur jugement.

En définitive la liberté, comme l'art universel, la paix universelle, le bonheur universel, le suffrage universel dont nous avons fait, hélas ! une si triste expérience, ne sont que des mots ronflants à l'usage des gens pervers qui abusent le public.

Et le mal est grand ! mais ce qui est fait ne peut pas être à refaire, le tout est de tirer parti de la situation telle qu'elle est. Les envahisseurs qui s'installent chez nous en nous chassant ou en nous faisant égorger, au nom de la paix *universelle*, de la fraternité *universelle*, du bonheur *universel*, et de l'art *universel*, ont un but arrêté qui commence à être visible à tous les esprits réfléchis : c'est de faire de la noble terre française un centre d'opérations louches, un vaste tripot, une école de turpitude, un *encan* de bric-à-brac, une vaste foire de trafics honteux avec des *bouibouis* où viendront se prélasser les mercantis, les rastaquouères et les mange-pain perdus de la planète. Enfin on veut faire du pays des grandes cathédrales une boutique de brocantage, un bazar cosmopolite où se

donneront rendez-vous les voleurs du monde entier. Voilà la visée réelle du parti international-humanitaire-libertaire.

Et c'est à cette œuvre que travaille l'homme que vous voulez glorifier, Messieurs !

Quand je devrais être réduit à crever la faim au long d'une borne, ou pourrir dans une prison, je ne crois pas que jamais je serai avec vous, car si ma foi m'abandonnait, je sens que ma haine me soutiendrait pour crier mon espoir de vengeance contre ceux qui ont sali ma religion, méprisé ma famille, pour arriver à détruire mon pays et ma race.

Veillez agréer, Messieurs, mes salutations les plus distinguées.

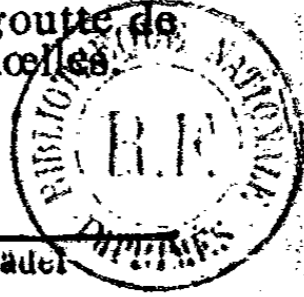
Jean BAFFIER,

ouvrier sculpteur.

P. S. — Ceci n'entache en rien la médaille de mon collègue Charpentier qui a eu le grand talent de tirer une belle œuvre d'un vilain homme.

Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte par cette brochure, pour faire savoir à nos amis et lecteurs du *Réveil de la Gaule* que nous n'abandonnons pas notre revue et que son interruption n'est que momentanée.

Fils de vaincus, vaincu nous-même, nous voulons nous défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang, jusqu'à épuisement de nos moelles.



Châteauroux, imprimerie typ. et lith. L. Badel

225